

rusé et fuyant de ses yeux ternes, tout cela constituait un ensemble peu susceptible d'améliorer cette première impression. »

« L'impératrice, que je visitai ensuite, était dans un état de grande faiblesse et d'épuisement. Elle fit tous ses efforts pour être aimable, mais fut aussi très timide. Son indiscutable grande beauté, rehaussée, il est vrai, par l'art, laisse facilement reconnaître le type espagnol. La race est très prononcée chez elle, mais la dignité impériale manque à tout son être. L'impression qu'elle produisit sur moi fut obscurcie par les souvenirs impériaux de Vienne (1). Son état de faiblesse ne lui permit pas d'assister au dîner, ce jour-là, ni les jours suivants. Le dîner fut mal servi, il manquait (un mot illisible). A table, l'empereur était d'une telle timidité qu'il n'entretenait jamais la conversation et j'avais toutes les peines du monde pour y apporter un peu de vie. Je passai la soirée chez l'impératrice. Le matin suivant, je fis une promenade à travers le jardin, et l'empereur saisit l'occasion pour y faire une apparition et me rencontrer. Pour avoir matière à introduction d'une conversation, il m'emmena de suite à l'Orangerie du 18 Brumaire (2), ce qui lui permit de parler avec beaucoup de coquetterie du 2 Décembre. Ensuite, il s'exprima dans les termes les plus flatteurs sur le compte de Votre Majesté et comment vous aviez pu, encore si jeune, accomplir de si grandes choses. Il amena ensuite la conversation sur le comte Buol et mentionna la franchise avec laquelle il avait traité le ministre impérial des Affaires étrangères, mais il glissa dans la conversation — ce qui ne me surprit nullement — la plainte que nous n'avions pas pris part à la guerre (3). Je répondis avec beaucoup de tranquillité à l'empereur que, étant données sa franchise et sa bonté, je me permettais de lui faire remarquer ouvertement que nos intérêts matériels dans une guerre contre la Russie eussent été de voir les principautés du Danube libres et en sûreté. Si nous avions pris les armes, la guerre n'aurait pas eu de fin. Cette remarque parut surprendre quelque peu

(1) L'impression charmante produite par l'impératrice Elisabeth.

(2) Brumaire de l'an VIII (9 du XI 1799), jour où Bonaparte renversa le Directoire et se déclara Premier Consul.

(3) Guerre de Crimée, que la France unie à l'Angleterre et à la Turquie fit à la Russie.

l'empereur. J'étais étonné de la franchise avec laquelle il me dit qu'il aurait peut-être été préférable de partager la Turquie au lieu de la maintenir et que, dans ce cas, l'Autriche aurait pu s'agrandir de l'Albanie et de l'Herzégovine. Je lui fis remarquer que le moment d'un tel partage me semblait d'autant moins propice que la Turquie avait précisément, durant cette guerre, fait preuve d'une vitalité beaucoup plus grande qu'on aurait pu le supposer. Et, sur un ton à moitié rieur, l'empereur ajouta que c'était pourtant un très triste rôle que de devoir soutenir les Turcs, le peuple le plus stupide du monde. Du moins l'Europe avait la paix maintenant. « Ce n'est pas un fait durable, mais elle durera au moins quelques années. » Le but de la guerre avait été de faire rentrer la Russie dans ses limites, et ce but a été atteint. L'empereur parla avec beaucoup de satisfaction de l'abaissement de la puissance russe. Tandis qu'on fait du côté de Saint-Petersbourg tout ce qu'on peut pour gagner l'amitié de la France, et que ces efforts trouvent ici souvent de la sympathie et un appui, j'ai constaté, d'après les paroles de l'empereur Napoléon, qu'il n'incline nullement dans cette direction (1). J'insistais sur l'idée qu'une alliance avec l'Autriche pouvait, dans les circonstances actuelles, très bien aller de pair avec une alliance anglaise (2). Il est vrai, lui dis-je, que les principes de l'Autriche reposent sur une base conservatrice tandis que la politique du grand pays des négociants n'est inspirée que par des considérations utilitaires.

« Il répondit avec énergie et d'un ton tranchant : « Oui, c'est un malheur que l'Angleterre ait des principes pervers. »

« Mais il ne cachait point qu'une alliance avec l'Angleterre était une nécessité. Je l'approuvai complètement en ceci et fis remarquer seulement combien il serait désirable que l'Autriche fût, pour ainsi dire, entre les deux. Du triste rôle que la Prusse avait joué, durant la crise orientale, l'empereur parla avec un mépris que je partageais, tout en faisant certaines restrictions. L'empereur Napoléon montra d'ailleurs, à plusieurs reprises, une ignorance de la situation en Autriche qui m'étonna.

(1) Dans le brouillon il y avait en outre : « Qu'au contraire il a toujours contre la Russie une vive rancune et qu'il est heureux de voir à la tête de ce pays épuisé un tsar faible. » Cette phrase a été effacée par l'archiduc.

(2) Dans le brouillon il y a en outre : « Ce dont l'empereur Napoléon, comme il me l'avoua, avait douté pendant longtemps. » Ceci a été effacé.

Ainsi il ne savait pas, par exemple, ni combien de temps l'empereur Ferdinand avait régné, ni où il séjournait actuellement, etc.

« Il parla avec chaleur de l'alliance avec l'Autriche et de sa vénération pour Votre Majesté.

« Après un déjeuner intime chez le couple impérial, je fis des visites à l'ex-roi Jérôme, qui fut très aimable, mais dont l'extérieur italien est fort désavantageux (1), à la princesse Mathilde (2), dont l'air peu distingué (3) ne me fit pas une bonne impression; enfin à Plon-Plon (4). Des types singulièrement barbus sortaient de sa chambre lorsque je vins chez lui et je n'avais pas non plus à me plaindre, cette fois-ci, de trop d'amabilité de sa part. Il a tout à fait l'air d'une basse, à la voix éraillée, d'un opéra italien de quinzisième ordre.

« Le dîner d'apparat à Saint-Cloud, où tous les dignitaires et tous les grands officiers de la cour étaient présents en habit de gala, ne faisait nullement l'impression d'une fête impériale. L'extrême timidité de l'empereur était encore plus remarquable en cette occasion. J'avais l'impression qu'il se sentait mal à son aise en présence d'un prince d'ancienne maison. Quand il surmonte cette timidité, l'empereur fait preuve d'une très grande franchise et plus je le connais, plus il me semble que sa confiance en moi augmente. En général, on met beaucoup de bonne volonté pour donner un air distingué à la cour, mais tout le rouage ne veut pas encore bien fonctionner. La nonchalance qu'on y affecte laisse transparaître l'étiquette des parvenus. Jusqu'à maintenant j'ai l'impression que l'empereur des Français est considéré de beaucoup, mais aimé de peu de monde. La ville de Paris a fait sur moi en général une impression brillante mais peu bonne. C'est une grande capitale, sans cachet national spécifique comme par exemple Rome et d'autres capitales. C'est ainsi que la modeste ville de Vienne est le type de la ville impériale, ce qui manque totalement à Paris. Je n'ai d'ailleurs pas besoin d'assurer Votre Majesté que je m'efforce d'être très aimable et de ne

(1) Il avait d'abord écrit : « Qui me rappelle étonnamment un vieux dentiste italien. »

(2) Fille du roi Jérôme, frère de Napoléon I^{er}.

(3) Il avait écrit d'abord : « L'air vulgaire. »

(4) Surnom du prince Napoléon, fils de Jérôme.

rien laisser paraître des impressions désagréables qui s'imposent de temps en temps à moi. Hübner (1) est un homme de beaucoup d'esprit, mais tenté de voir en rose tout ce qui regarde la France. Mes efforts se bornent à mettre un frein à l'expansion de ses sentiments lorsqu'ils me semblent dépasser la mesure. »

Le 17 et le 18 mai se passèrent à visiter les curiosités de Paris. « Il est difficile de s'imaginer, » continue le prince dans son rapport, « quels changements dans l'aspect extérieur de Paris Napoléon a accomplis en peu de temps. Le secret de ces transformations s'explique dès qu'on sait combien peu on a ménagé le budget de l'État et celui de la ville. De nouvelles rues, de nouveaux boulevards, d'innombrables bâtiments, le tout de dimensions énormes, ont été construits sous le régime actuel. Paris n'est pas, comme je le disais, une ville impériale, mais une ville d'*imperatores*. De là la divinisation de l'art qui y règne, le luxe des monuments, des colonnes, etc. De même que le premier Empire prenait pour exemple la Rome des Césars, le second se plaît dans l'imitation raide de ce même style. Partout on a l'impression du momentané. Tout est très brillant mais évidemment seulement fait pour l'instant même. Nulle part on ne reçoit l'impression de la durée. J'ai fait toutes ces promenades sans être accompagné de l'empereur, qui vit très retiré, ce que je n'ai pas trouvé très poli. Peut-être que l'accueil froid que lui fait partout le public l'avait arrêté. L'empereur et l'impératrice ne sont salués dans la rue presque uniquement que par les gens qui appartiennent à la cour. Peut-être que cela le gênait de m'avoir comme témoin de cette indifférence générale.

« Je déjeune chaque jour avec l'empereur et l'impératrice. Napoléon est un de ces hommes dont la personnalité n'a rien d'attrayant au premier moment, mais qui fait à la longue une impression favorable par le grand calme et la simplicité distinguée de son caractère. Son manque de retenue devant ses domestiques est remarquable. Il fait en leur présence les remarques les plus extraordinaires, ce qui me semble la caractéristique du parvenu, auquel il manque cet esprit de corps,

(1) Joseph-Alexandre de Hübner, baron et plus tard comte, autrefois ambassadeur d'Autriche à Paris.

qui l'empêche de compromettre les gens de sa classe devant des subalternes. La gaieté et la vivacité naïve de l'impératrice n'ont pas toujours l'air de faire plaisir à son auguste mari, qui lui jette de temps en temps des regards sévères. Le nombre de personnes auxquelles l'empereur fait l'honneur d'adresser la parole, à l'occasion des grandes réceptions, est extraordinairement petit. On reconnaît là que sa suite était jadis l'entourage d'un président de république et il ne lui est pas toujours facile de la maintenir dans les limites. De même la conduite des dames de la cour envers l'impératrice, leurs *shake-hand*, leur amabilité joviale s'accordent mal avec l'idée qu'on se fait de l'étiquette impériale. Le ton vous fait pour ainsi dire l'impression d'une cour de dilettantes, dont les diverses charges sont remplies par des amateurs, pas toujours à la hauteur de leur tâche. Il est difficile de parler ici de bon ou de mauvais ton, puisqu'il manque complètement à cette cour. »

Après cette critique mordante à l'adresse de la cour française, l'archiduc Ferdinand-Maximilien raconte à son frère une conversation qu'il eut avec Napoléon au sujet de la situation en Italie. Il eut de cette conversation l'impression que l'empereur des Français croyait devoir beaucoup d'égards au Piémont parce que ce pays s'était très bien conduit envers la France durant la guerre de Crimée et avait mérité par là un traitement modéré. L'empereur dit bien qu'il ferait son possible pour que les Piémontais ne fassent pas de bêtises, mais il termina la conversation par ces mots qu'il prononça avec le plus grand sérieux : « L'Italie est une question qui me donne beaucoup à penser. »

L'archiduc continue ensuite la description de son séjour. « L'impératrice, écrit-il, a fait quelques remarques naïves dans lesquelles s'exprimaient ses tendances absolutistes. Je demandais entre autres si le prince de Galles possédait de l'énergie et du caractère. « Oh ! s'écria-t-elle, c'est aussi un de ces rois « constitutionnels ! »

L'empereur l'arrêta en lui faisant remarquer qu'en Angleterre il était nécessaire de respecter la constitution. L'archiduc attachait une grande importance à de telles communications, car il désirait donner à son frère une image aussi exacte que possible de la façon de penser du couple impérial français.

Le 20 mai, il y eut une grande revue dans la plaine de Satory

près de Versailles, en l'honneur de l'archiduc et du prince Oscar de Suède, qui venait d'arriver. Ferdinand-Maximilien avait, comme il le dit lui-même, un peu appréhendé l'arrivée du prince, car il avait la renommée d'avoir beaucoup d'esprit et un extérieur brillant. L'archiduc craignait d'être effacé par lui, mais l'arrivée du prince le tranquillisa à ce sujet. Il eut l'impression de pouvoir très bien supporter la comparaison.

A la revue défila entre autres l'élite de la cavalerie française. L'archiduc raconte l'impression qu'il avait reçue de cette revue et il émet sur l'empereur et l'impératrice des opinions totalement différentes de celles qu'il avait eues précédemment. Il en parle en termes les plus flatteurs. L'archiduc confia ce rapport à la poste française, persuadé qu'il serait arrêté, lu et copié par le gouvernement et seulement après envoyé à destination. Dans cette attente, il avait rédigé, en conséquence, cette lettre. La seule remarque défavorable qu'il glissa dans cet écrit, où les choses étaient présentées sous de belles couleurs, était une remarque sur le prince Plon-Plon. Ferdinand-Maximilien était très au courant des différences qui existaient entre le couple impérial et le prince et pensait qu'une remarque défavorable sur son compte ferait la meilleure impression sur l'empereur des Français et sur son épouse. Les autres lettres secrètes et confidentielles étaient remises à des hommes de confiance et partant à l'abri de toute indiscretion. Dans ces dernières, l'archiduc ne se gênait pas pour dire son avis à son frère.

« Je n'ai que peu à ajouter au rapport sur la revue de Satory du 20 mai, envoyé à Votre Majesté et rédigé pour être lu ici en haut lieu. La façon de monter à cheval de l'impératrice, dont on fait grand cas ici, ne me paraît pas si extraordinaire. Malgré ma qualité de marin je ne fis pas, sur mon andalou fougueux, mauvaise figure à côté du prince Oscar et je me rappelle avec reconnaissance nos leçons d'équitation. La revue fut très belle, surtout la marche de front de bataille très réussie. Le défilé, avec les « vive l'empereur » perpétuels des détachements qui passaient, me fit une impression toute prétorienne. C'était tout à fait le César parmi ses cohortes. La *semper Augusta* était visiblement négligée dans les acclamations des troupes. En général, on ne peut pas comparer Versailles à Schönbrunn. Il est possible que les jardins de Versailles

soient plus grandioses, mais la création de Louis XIV n'atteint pas la dignité du style de notre château impérial de plaisance.

« L'empereur vint plus tard avec le prince Oscar. Celui-ci est un grand jeune homme sec, avec une barbe noire, très cordial et très aimable, mais incapable d'exciter ma jalousie. Il n'a rien d'un officier, ni d'un marin.

« Le soir, il y eut une représentation théâtrale au château de Saint-Cloud, avec une société de spectateurs tout à fait extraordinaire. On a donné une pièce très déshabillée qui, à mon avis, n'était pas pour des dames.

« Le moment le plus agréable est celui du déjeuner, où l'empereur gagne beaucoup par sa franchise et par son amabilité. La conversation est vive et intéressante et l'impression est encore rehaussée par un certain éclat de ses yeux. Il règne, dans ces occasions, une très grande franchise, que je partage avec les restrictions nécessaires. L'impératrice, qui perd aussi de sa réserve pendant ces déjeuners, parle de temps en temps de son sujet favori, Marie-Antoinette.

« L'empereur émet des idées très raisonnables, mais son sans-gêne extraordinaire devant ses domestiques me choque encore toujours.

« Je passai les jours suivants à visiter des collections de tout genre. Tout ce que j'ai vu est pour la plupart infiniment remarquable. On sent partout l'esprit de l'empereur auquel on doit l'arrangement de la plupart de ces collections. Dans toutes ses constructions, il me semble s'être donné comme principe le *miscere utile dulci*, car il n'a pas eu seulement en vue l'embellissement de la ville mais aussi l'utilité stratégique : ainsi le Palais de l'Industrie, qu'il me désigna lui-même comme un lieu idéal de rassemblement des troupes, la rue de Rivoli, dominée par la caserne Napoléon, le macadam des rues sur lequel il est très agréable d'aller en voiture et qui a l'avantage d'avoir fait disparaître l'ancien matériel des barricades, les squares, destinés à offrir aux troupes des espaces libres, le nivellement des fossés, qui rend possible une attaque de cavalerie et enfin toutes les grandes lignes de Paris créées et projetées par l'empereur Napoléon, et disposées d'après des points de vue stratégiques.

« Au bal de la cour, qui eut lieu le 22 mai à Saint-Cloud, je conduisis l'impératrice dans la salle. La fête fut ouverte par

un défilé des invités devant Leurs Majestés, défilé qui fit sur moi l'impression d'un comique achevé. La société était on ne peut plus mélangée et se distinguait par des toilettes affreuses et des manières qui manquaient de tact. Il y avait un tas d'aventuriers, ce qui est un des traits caractéristiques de cette cour. Parmi eux je signalerai une comtesse de Castiglione (1), très belle, mais qui a tout à fait l'air, non seulement par son costume et sa coiffure, mais aussi par le sans-gêne inouï de ses manières, d'une danseuse de la Régence, sortie de son tombeau. Cette personne pourrait être dangereuse pour le bonheur de la famille impériale. Déjà les courtisans l'entourent. La princesse Mathilde et la comtesse Hatzfeld me parlèrent avec indignation et un sans-gêne particulier aux Françaises, de la perversité de cette femme, qui avait justement choisi le moment actuel pour supplanter l'impératrice. La manie de l'empereur de faire la cour à toutes les jolies femmes produit une impression désagréable et nuit à la dignité impériale. »

Telles furent les premières impressions de l'archiduc lors de sa première visite à Paris. Mais plus son séjour se prolongeait, — il ne dura d'ailleurs que douze jours, — plus les relations entre les deux princes s'amélioraient. Le caractère aimable et sincère de l'archiduc était réellement devenu plus sympathique à Napoléon III, et celui-ci avait lentement laissé de côté la retenue observée au commencement et révélé une nature aimable et attrayante. L'archiduc, très impressionnable, qui avait mis cette retenue au compte de la timidité de l'empereur, fut tout de suite gagné par ce changement. Le dernier rapport adressé à l'empereur d'Autriche (2), daté de Bruxelles, était déjà influencé par cette sympathie naissante.

« Depuis ma dernière lettre de Paris, dit-il, la manière d'être de l'empereur des Français envers moi a visiblement gagné en amabilité. Il appartient, comme je crois déjà l'avoir noté une fois, à cette catégorie d'hommes qui ne font pas d'abord une bonne impression, mais qui vus de près gagnent

(1) Une marquise Oldoini, née en 1835 d'après les actes ou en 1843 d'après elle-même, qui épousa le comte Franz Verasis Castiglione, que Cavour envoya alors comme ambassadeur à Paris.

(2) D'après le brouillon d'un rapport de l'archiduc Ferdinand-Maximilien à l'empereur François-Joseph I^{er}, Bruxelles, 2 juillet 1856, brouillon écrit de la main du baron de Pont. Vienne, Archives de l'État.

beaucoup par leur calme, leur bonhomie et leur franchise. Dans les nombreuses conversations qu'il essaya d'entamer avec moi, j'eus l'occasion d'admirer les principes sains qui semblent le diriger. Je pus aussi constater qu'une phrase à effet dans le goût français ne passait jamais inaperçue pour Napoléon, si ce n'était pas une basse flatterie, mais l'expression pour ainsi dire involontaire et ingénue d'une pensée franche. J'eus l'occasion de lui en servir une lors de la superbe revue des troupes de Paris au Champ-de-Mars. « Sire, lui dis-je, c'est « grand d'avoir fait la paix, quand on a une si belle armée. » C'est avec le même succès qu'un jour où nous parlions de Napoléon I^{er}, je lui décochai à bout portant la phrase suivante : « Napoléon I^{er} avait du génie, Napoléon III a de « l'esprit : le génie entraîne mais l'esprit règne. »

« La revue dont je parle est une des plus belles que j'aie jamais vues. Il y avait environ trente mille hommes. La tenue et la disposition des troupes étaient superbes. Mais ce n'était au fond que la première impression qui était si irrésistible, les manœuvres laissèrent beaucoup à désirer et le défilé, qui dura trois heures, encore davantage.

« Le soir, il y eut à Saint-Cloud, devant une nombreuse société, une représentation d'un prestidigitateur. L'empereur fut extraordinairement aimable pour moi. A différentes reprises, il m'entraîna dans une chambre voisine, ce qui semblait exciter une certaine jalousie chez plusieurs invités (1). Dans ces dernières heures, Napoléon me fit pour ainsi dire part de son *credo*. Il s'exprima en termes fort chaleureux sur le compte de Votre Majesté et eut la bonté de me dire aussi bien des choses agréables. On toucha aussi des sujets généraux. Je le félicitai d'avoir donné à la France la paix et la prospérité, qui lui avaient manqué depuis tant d'années et que surtout la religion avait connu, durant son règne, un épanouissement qu'on n'avait plus vu depuis longtemps. Il se plaignit de l'Allemagne et de la Prusse, exprima son contentement au sujet de la paix, mais, à différentes reprises, dit aussi ses doutes sur la durée de cette paix, ajoutant que les grands États devaient procéder à un remaniement de la carte de l'Europe. Je lui répondis que le

(1) Il y avait d'abord dans le brouillon : « Ce qui parut rendre un peu jaloux le prince Oscar. »

moment ne me semblait pas venu pour un pas si énergique et qu'en attendant il fallait supporter les inconvénients inévitables résultant de l'existence des petits États allemands et italiens.

« Je pris ensuite congé de l'impératrice, qui m'invita de la façon la plus cordiale à revenir bientôt. Elle fut d'une amabilité extrême. De même l'empereur qui décora de sa main tous les messieurs de ma suite.

« Peu avant mon départ, qui eut lieu le 28 mai à huit heures du matin, j'eus encore avec l'empereur une conversation d'une demi-heure. Il laissa transpercer une certaine émotion : « Nous « sommes comme d'anciens amis, » dit-il. Il essaya tout d'abord d'éviter un entretien sur la situation en Italie, mais je ne le lâchai pas et lui posai tout bonnement cette question :

« Puis-je assurer l'empereur mon frère que Votre Majesté marchera tout à fait d'accord avec Lui dans la question d'Italie comme dans toutes les autres questions?... La réponse que je reçus alors était très favorable. L'empereur me donna l'assurance de vouloir marcher toujours (1) de concert avec l'Autriche ; qu'il avait la meilleure volonté d'aller partout avec nous la main dans la main. Il avait donné ordre à son ambassadeur à Turin de faire au gouvernement italien des remontrances très énergiques à propos de la concentration de troupes qui s'y faisaient et autres bévues. Il ajouta qu'il devait des égards au Piémont pour les services rendus dernièrement, mais qu'il ne permettrait jamais que cette question devienne un sujet de discorde entre les cabinets de Vienne et de Paris. »

Napoléon entra plus avant encore dans la question italienne et avoua que Cavour aurait désiré un relâchement de l'alliance entre les deux cours impériales, mais il donna à toutes les questions des réponses si tranquillissantes et de si bons conseils, que l'archiduc en reçut la meilleure impression. Il est vrai que ses doutes dans la question italienne n'avaient pas encore complètement disparu, mais somme toute la visite avait pris une tournure très favorable. « L'empereur, écrivait l'archiduc à Vienne, montra dans cet entretien une franchise très grande et son langage avait, autant qu'on puisse se fier à une parole

(1) Il avait écrit d'abord : « En tout et partout », ce qu'il modifia en « toujours ».

humaine, le timbre de la plus grande vérité. Il avait complètement perdu sa timidité habituelle et était d'une cordialité que je n'aurais peut-être pas tort d'attribuer au rapport envoyé à Votre Majesté, comme c'était entendu, par la poste pour qu'il puisse tomber entre les mains de la police française.

« Les adieux de l'empereur furent d'une cordialité très soulignée. Il m'accompagna jusqu'à la voiture et répéta, à différentes reprises, qu'il comptait me revoir bientôt. On constata universellement qu'il s'était conduit envers moi d'une façon beaucoup plus aimable qu'envers d'autres et même des souverains, notamment le roi de Sardaigne. En vérité, j'étais aussi beaucoup plus satisfait de sa conduite envers moi que je ne l'avais pensé au commencement. L'amabilité de l'impératrice ne se démentit pas jusqu'au dernier moment.

« Quoique j'aie été très touché des amabilités dont Leurs Majestés m'avaient entouré, je dois dire que je quittai pourtant Paris avec peu de regret et que je bénis le jour où je pus tourner le dos au centre de la civilisation. »

Telles étaient les dernières impressions de sa visite à Paris. Le caractère gai et franc de l'archiduc avait aussi petit à petit triomphé de l'opposition. Il avait beaucoup plu soit à l'empereur, soit à Eugénie, qui, en général, n'était pas facile à enthousiasmer. Sa fine flatterie était tombée sur un sol propice et qui plus est les hôtes remarquèrent bientôt que Ferdinand-Maximilien semblait se plaire chez eux. Bref, des deux côtés, de chaudes sympathies avaient été éveillées. Il n'avait nullement été question du Mexique. A ce moment, à la cour parisienne, on ne s'occupait pas encore de la situation de ce pays lointain.

L'archiduc Ferdinand-Maximilien continua son voyage et se rendit d'abord à Bruxelles chez le doyen des monarques européens, Léopold, roi des Belges, alors âgé de soixante-six ans, le fondateur de la puissance mondiale de la maison de Cobourg (1). Ce roi avait su amener son royaume nouvellement fondé, — c'était en 1830, — à un épanouissement incomparable et manœuvrer avec une rare adresse entre l'Angleterre et la

(1) Voir du même auteur : *Léopold I^{er} de Belgique, influence mondiale des Cobourg*. Bruxelles, 1925.

France qui se surveillaient avec jalousie en tout ce qui touchait à la Belgique

Il avait su s'allier à presque toutes les cours d'Europe par des mariages avec les princes de sa maison. Partout où il s'agissait des grandes questions de la politique européenne, il avait la main dans le jeu. Grâce à ses relations, il exerçait la plus grande influence sur la marche des événements.

Le prince de Cobourg, qui était parvenu au trône de Belgique, avait été marié, en premières noces, avec l'héritière du trône d'Angleterre, la princesse Charlotte. Il avait longtemps vécu en Angleterre et surveillé l'éducation de sa nièce Victoria. Lorsque celle-ci fut en âge de se marier, Léopold de Cobourg, devenu entre temps roi des Belges, réussit à négocier habilement un mariage entre son neveu le prince Albert de Saxe-Cobourg et sa nièce Victoria. Le jour où ce plan aboutit, le prestige du roi des Belges monta considérablement dans toute l'Europe, car on croyait qu'il était le seul homme sur le continent auquel on pouvait supposer une certaine influence sur la marche des événements en Angleterre et surtout sur la politique extérieure de ce pays. Il est vrai qu'on exagérait beaucoup le degré de cette influence, car les ministres en Angleterre veillaient jalousement à ce que la reine n'obéît pas à des influences anti-constitutionnelles. D'ailleurs la reine elle-même, malgré la parenté et l'amour pour son mari, n'était pas à gagner aussi facilement qu'on le croyait.

C'était seulement contre Napoléon III que le roi des Belges avait quelque chose à objecter : il avait compté que les Orléans resteraient longtemps au pouvoir, sa femme était la fille de Louis-Philippe et, pour assurer la sécurité de la prochaine génération, il avait marié un prince et une princesse de Cobourg à des enfants du roi de France. La révolution de 1848, qui avait chassé de France les Orléans, avait dérangé tous ses projets et l'avènement de Napoléon ne lui allait pas du tout, non seulement parce que sa personne ne lui était pas sympathique, mais aussi parce qu'il pouvait craindre, avec raison, qu'à la manière de son oncle, il ne portât la main sur la Belgique, sans que lui, Léopold, soit assuré contre de tels empiétements par les liens de la parenté, comme il l'eût été avec les Orléans.

La visite de l'archiduc Ferdinand-Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche, était une marque de déférence pour la con-

sidération dont jouissait le roi des Belges en Europe. Cette visite du jeune Habsbourg avait aussi un autre but, tenu secret jusqu'à présent, à savoir la question de ses fiançailles. Déjà une fois il avait aimé une jeune princesse et aurait voulu l'épouser (1). C'était une princesse portugaise et l'archiduc avait fait sa connaissance à Lisbonne, en 1852, alors qu'elle était dans tout l'éclat de sa beauté. Mais son air de santé et de fraîcheur était trompeur, la princesse portait déjà en elle le germe d'une maladie grave, qui l'emporta l'hiver suivant, encore avant que les fiançailles projetées eussent été célébrées. Cette mort avait été pour l'archiduc une épreuve amère et il en souffrit beaucoup. Mais il avait surmonté sa douleur, et actuellement nourrissait de nouveau l'idée de se marier. Au Havre, l'archiduc avait pris le yacht *la Reine-Hortense*, mis à sa disposition par Napoléon, pour se rendre en Belgique. En mettant le pied sur le pays belge, il fut reçu par le dauphin, le duc de Brabant. De Cherbourg, en quittant la terre française, Ferdinand-Maximilien avait adressé à l'empereur des Français une lettre d'adieu et de remerciements écrite dans les termes les plus enthousiastes (2).

Dans les anciennes villes hollandaises, à Tournay, à Gand et aussi à Bruxelles, l'archiduc retrouva partout avec émotion les traces de l'ancienne domination autrichienne et les souvenirs de ses ancêtres.

A la cour de Bruxelles, il rencontra, au lieu des cérémonies fatigantes, une cordialité qui le mit bien à son aise. On fit tout pour lui rendre son séjour aussi agréable que possible et on savait si bien tout arranger, que l'hôte passa chaque heure de son séjour d'une façon intéressante. Mais Ferdinand-Maximilien était un critique mordant. A la cour de Bruxelles aussi, il trouva beaucoup à redire et envoya à son frère des rapports très détaillés sur tout ce qu'il voyait. « Le premier jour, écrivait-il (3), il y eut un grand dîner auquel assistaient

(1) Tiré d'une lettre de Ferdinand-Maximilien, du 6 janvier 1853, à la veuve de l'empereur du Brésil, duchesse de Bragance, original. Archives de l'État, Vienne.

(2) L'archiduc Ferdinand-Maximilien à Napoléon III. Cherbourg, 29 mai 1856, brouillon. Vienne, Archives de l'État.

(3) L'archiduc Ferdinand-Maximilien à l'empereur François-Joseph,

la duchesse et toute la famille royale. Le roi me tira ensuite dans une embrasure de fenêtre et m'entraîna dans une conversation politique sans fin à laquelle on aurait pu donner comme *motto* : « Lavez-moi la peau, mais ne me mouillez pas ! »

« C'étaient de véritables articles des *Débats* et de *l'Indépendance*, mais il montrait toujours un jugement indulgent et sage. Le roi répéta plusieurs fois la phrase banale, qu'il était le Nestor des souverains et que tous pouvaient apprendre de lui. Il me promit aussi de se rendre chez moi le lendemain et de me tenir un discours sur la science de l'État et sur l'équilibre européen, promesse qui me fit bâiller d'avance.

« Le second jour, je vis donc entrer le roi chez moi pour tenir sa promesse et me donner sa leçon de politique. Il sut en faire un coup de théâtre à la manière des Cobourg, en arrivant juste à l'heure du déjeuner, ce qui eut pour conséquence de faire attendre toute la société pendant une heure.

« Dans cette entrevue, il énonça des idées sages quoique pas neuves. Dans toutes les paroles du roi on sentait son bon sens bien connu, cet équilibre bienfaisant et calme, adouci par l'expérience, cette sûreté, fille de la sagesse, dont il avait pour ainsi dire imprégné tous ses actes dans le gouvernement de son pays, mais qui n'est pas, comme dans d'autres anciens États, fondée sur des principes. Le phraseur qu'il est transperçait à chaque instant. Il se répandit en banalités sur la « bonne Autriche » et le refrain revenait toujours : combien on pouvait apprendre de lui. Il aurait bien voulu être renseigné plus exactement sur la cause et le résultat de mon voyage à Paris. Plusieurs fois, il ramena dans la conversation la France et l'Italie.

« D'après mon principe d'être avec les gens comme ils sont avec moi, je répondis aux phrases du roi également par des phrases. Je me croyais d'autant plus autorisé à le faire, que tout ce qu'on lui confie est immédiatement colporté ailleurs. Il essaya de m'effrayer avec la situation en Italie, pour se donner par là une sorte de supériorité paternelle. Il aurait bien eu envie de jouer en politique le rôle de pape, si j'osais m'exprimer ainsi, devant les sentences duquel les autres

brouillon d'un rapport, envoyé d'Anvers en juin 1856. Vienne, Archives de l'État.

régents d'Europe devraient s'incliner. Il prétend que l'empereur Napoléon aurait dit que maintenant que la question d'Orient avait été réglée, il n'était plus en état de répondre aux désirs du roi de Sardaigne, mais dans quelques années « nous ferons une grande guerre » et il avait fait prendre patience au roi Victor-Emmanuel jusqu'à ce moment. Il est possible qu'il y ait du vrai dans cette affirmation, mais il ne faut pas oublier que les paroles du roi ne méritent que peu de confiance et que, dans ses actes comme dans ses paroles, il semble jouer le rôle du renard... La cour est bien montée. Dans toutes les villes belges, il y avait des équipages à ma disposition. Par contre, les palais sont tous misérables. Laeken est un séjour délicieux, mais le palais de Bruxelles n'a pas même un escalier en pierre. Cependant, il règne partout une certaine dignité, un ton de bonne compagnie, les formes traditionnelles d'une cour, de sorte qu'en comparaison avec Paris, j'avais ici le sentiment bienfaisant de me trouver entre égaux. De même, Bruxelles me donna la sensation d'une vie distinguée et du chez-soi, sensation dont j'avais été privé en France. J'avais ainsi parcouru toute la Belgique, ce qu'on peut faire, il est vrai, sans inconvénients en quelques heures. C'est bien le pays le plus gracieux et le plus florissant que j'aie vu jusqu'ici. Une terre qui possède tous les éléments du bien-être et de la richesse ; un sol fertile, des villes riches et très rapprochées les unes des autres, des ports, la mer, un réseau de chemin de fer sagement construit, du commerce, des fabriques. Partout apparaît un bien-être que partage involontairement le voyageur. On aperçoit partout des visages contents et aimables, toutes les terres sont bien cultivées, des forêts de cheminées, le territoire couvert d'établissements industriels d'une grandeur qui m'était jusque-là inconnue. La Belgique mérite pleinement le nom de « pays modèle » qu'elle s'est elle-même donné. Elle le doit incontestablement au sage gouvernement du roi et on peut se demander si le calme et la dynastie ne descendront pas un jour au tombeau avec le roi Léopold. La sympathie pour l'Autriche, affichée un peu trop ouvertement, est peut-être la cause principale pourquoi le duc de Brabant, quelque peu machiavéliste, sous prétexte d'une politesse assommante, ne me quitta pas des yeux durant tout mon voyage à travers la jeune monarchie. Par son ubiquité, il faisait que les acclama-

José Ignacio Conde.

tions de la population, peut-être sans cela trop chaleureuses, gardaient une note convenable. Partout j'entendis prononcer le nom de Marie-Thérèse avec enthousiasme. Et comme en Espagne, il y a quelques années, j'ai dû voir ici avec tristesse, dans la plupart des endroits, le blason autrichien. »

L'archiduc donna toutes sortes de détails sur la manière d'être et le caractère du duc de Brabant et de sa femme l'archiduchesse Henriette d'Autriche. Il ne dit pas un mot de la fille du roi, la princesse Charlotte, alors âgée de seize ans, et qu'il avait vue pour la première fois pendant cette visite. Il se proposait de visiter encore les cours de Hollande et du Hanovre et préférait ne pas confier au papier l'impression qu'il recevait des princesses des pays qu'il visitait. D'après les dires postérieurs de l'archiduc, on peut conclure qu'il fut déjà frappé à ce moment de l'intelligence précoce de la jeune princesse. C'est ce qui lui plaisait surtout chez elle. Sa jeune beauté, encore en pleine éclosion, était pleine de promesses pour l'avenir. On prétend que le roi Léopold aurait dit alors de sa fille : « Je crois qu'elle sera une des plus belles princesses de l'Europe, si cela au moins pouvait porter bonheur (1). »

Sa mère, la reine Louise de Belgique, déjà décédée, avait, par délicatesse pour son mari, voulu que l'enfant portât le nom de l'infortunée première épouse du roi, que celui-ci avait si profondément aimée et si sincèrement pleurée, lors de sa mort prématurée. La petite grandit à la cour de son père, insouciant et gaie, et montra clairement et dès le commencement, aussi vis-à-vis de ses maîtres, qu'elle avait hérité de certaines qualités de son père ; une sagesse raisonnée et positive, une ambition démesurée, une vanité propre et surtout une façon de juger la vie plutôt du point de vue de la raison. Mais si le cœur n'avait pas, chez la princesse, tant à dire que chez la plupart des femmes, elle était pourtant, malgré tout, la victime de ses impulsions passionnées, impulsions qui subjuguèrent alors et son intelligence et son calme positif, l'empêchant de conserver la clarté et la froideur habituelles de ses idées. Elle avait une stature svelte et élégante. Son visage rond, aux traits

(1) Frédéric DE HELLWALD, *Maximilien I^{er}, empereur du Mexique*. Vienne, 1869, p. 23.

1020002753

charmants, était éclairé par de beaux yeux bruns et sa tête couverte d'une opulente chevelure.

Le roi Léopold, qui avait déjà fait tant de mariages, vit la visite de l'archiduc avec plaisir. La perspective d'avoir le frère de l'empereur d'Autriche comme gendre cadrait avec ses plans. Il constata avec joie que les deux jeunes gens se plaisaient mutuellement. La princesse surtout fut très éprise du caractère de l'archiduc. Lui il était resté plus froid, tout en éprouvant sans doute une grande sympathie pour la princesse et qu'il vit avec plaisir qu'elle promettait de devenir une grande beauté. Les princesses des autres pays n'arrivèrent pas à éclipser chez Ferdinand-Maximilien l'image de Charlotte.

Entre les cours de Vienne et de Bruxelles il y eut donc, après le retour de l'archiduc dans son pays, des pourparlers.

Le comte Mensdorff-Pouilly (1), un neveu du roi, fut l'intermédiaire dans cette affaire délicate et reçut du roi plus d'une fois l'autorisation d'encourager l'archiduc à demander la main de la princesse. Ferdinand-Maximilien hésitait encore, surtout parce qu'il croyait voir dans l'empressement du roi, connu pour un homme d'État rusé et faiseur de mariages politiques, un coup d'échecs de ce genre. Il paraît aussi avoir exprimé des doutes à ce sujet, qui arrivèrent aux oreilles du roi des Belges, car celui-ci écrivait le 31 octobre 1856 (2) : « Mon cher et vénéré monsieur me tient un peu, je crois, pour un grand diplomate, qui, dans chaque démarche, a des considérations d'ordre politique. Mais ceci n'est pas le cas ici et vous aviez déjà au mois de mai, sans aucune arrière-pensée politique, gagné ma confiance et ma bienveillance.

« Je remarquais bientôt que ma fille était du même avis, mais il fallait procéder avec prudence. Le beau résultat que nous avons obtenu, je puis vous en faire part, c'est que ma fille choisit cette union et la préfère à toutes les autres propositions qui lui ont été faites, et que je donne avec plaisir mon consentement. »

Mais le roi pria l'archiduc de ne venir qu'en décembre, car

(1) Père de l'ancien ambassadeur à Londres, actuellement représentant de la République d'Autriche à la Société des Nations, le comte Albert Mensdorff de la maison princière Dietrichstein.

(2) Le roi Léopold de Belgique à l'archiduc Ferdinand-Maximilien. Laeken, 31 octobre 1856.

étant un peu superstitieux, il redoutait le mois de novembre qui a toujours été pour lui un mois fatal et douloureux. C'est pourquoi aussi il avait encore écrit cette lettre le dernier jour d'octobre croyant « qu'une légère superstition était permise dans toutes les situations ». Enfin, en décembre 1856, l'archiduc se rendit en Belgique pour ses fiançailles dont il fit part à Napoléon III dans une lettre, le soir de la Saint-Sylvestre. C'était sans doute un mariage de convenance dynastique mais il y avait entre eux une si grande sympathie, qu'elle se changea en amour après le mariage.

L'archiduc Ferdinand-Maximilien avait amené un confident, le baron de Pont, qui devait régler avec le comte Conway, le bras droit du roi en matières financières, le côté matériel du contrat de mariage. Léopold ne voulait donner à sa fille d'autre dot que son héritage maternel et la dotation votée par la Chambre. L'archiduc fit demander par de Pont que le roi contribuât aussi à la dot. Mais il répondit négativement, faisant remarquer qu'il avait déjà renoncé à l'usufruit de l'héritage maternel de sa fille, auquel il avait droit jusqu'à sa majorité, et que, en outre, il avait déjà fait des sacrifices en participant aux dépenses faites pour le trousseau et les bijoux.

Ce fut un rude combat pour obtenir les bases financières du jeune ménage et la réserve, gardée en attendant par l'archiduc vis-à-vis de son futur beau-père, ne fit nullement fléchir celui-ci.

Maximilien écrivait à son frère à Innsbruck : « Cette rapacité invincible m'obligea d'envoyer quelques lignes très polies au roi dans lesquelles je lui rappelai ses propres paroles, à savoir combien il est nécessaire que des ménages princiers aient une position agréable, et lui disais en même temps que je devais, à mon retour, informer Votre Majesté sur la chose et que cela ferait en Autriche la plus mauvaise impression, si on savait que le roi ne voulait pas toucher à son argent pour le bien de sa fille tant aimée. Je ne reçus aucune réponse à ce billet, mais Conway me fit encore, au dernier moment, demander un entretien, et me dit que le roi était décidé à faire quelque chose mais qu'il ne voulait pas encore dire la somme et que cette dotation ne devait pas figurer dans les actes du mariage. Je suis fier d'avoir à la fin obligé le vieil avare à se séparer